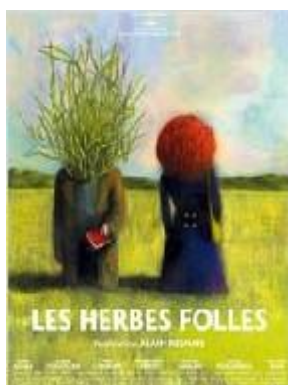


Des films

Bertrand Plevén

20 novembre 2009

Les Herbes Folles (Alain Resnais)



Mademoiselle Muir habite seule un appartement à Sceaux. Georges Palet habite une maison avec femme et jardin à Antony. Sur une carte, à vol d'oiseau, seul le Parc les sépare. Dans la vie, la vraie, celle de ces banlieues tranquilles, anonymes et bourgeoises, un abyme. Au cinéma, on le sait, c'est une autre affaire, chez [Resnais](#), c'en est une autre encore. Le réalisateur fait de ces banlieues sans histoire, très peu visibles dans le cinéma français, son terrain de jeu, l'écosystème de ces deux herbes folles (Sabine Azéma et André Dussollier), de celles que l'on s'étonne de voir pousser, dans les petites failles du goudron, puisant dans un substrat improbable. La voix *off*, celle d'Edouard Baer, narrateur *a priori* omniscient, hésite. Est-il possible de raconter cette histoire, du moins, là ? Ce substrat banlieusard, Resnais le peint d'une manière remarquable : minéralité des façades que l'on repeint, des crépis, celle des pavés des petites places des églises, du bitume rendu luisant par la pluie, des métaux, des grilles, des boîtes aux lettres ou encore des digicodes. Nature domptée, aussi, des pelouses bien tondues pour la venue des enfants pour le repas du dimanche. C'est dans son incommensurable quotidienneté que cet espace banlieusard est habité par les personnages et, avant tout, leurs voix. Resnais fait raisonner les rues de discussions tantôt futiles, parfois graves, souvent inabouties. Les marches, les trajets en voiture sont l'occasion de dialogues intérieurs. Intrépide, la caméra laisse souvent les scènes se dérouler tout en allant se balader dans le contre-champ, scrutant sans jamais prendre trop de hauteur l'environnement géographique : les façades, les espaces domestiques. Pourtant, les personnages restent mystérieux pour le spectateur, comme si l'espace, fermé, secret, espace de numéros et de noms propre à la banlieue pavillonnaire avait déteint sur les personnages- qu'a fait George pour ne plus avoir le droit de voter ?-Alors comme eux, on imagine, on suppose, on se fait des films. Resnais en fait un film.

La rencontre entre Mademoiselle Muir et Monsieur Palet se noue en dehors des quartiers résidentiels. A distance. Sous les arcades de la Place des Vosges, elle se fait voler son sac et ses papiers d'identité. Dans un centre commercial de banlieue, il retrouve son portefeuille.

Après un chassé croisé du désir, celui d'être aimé, d'exister aux yeux de l'autre, même fantasmé, c'est devant un petit cinéma de quartier comme il n'en existe plus qu'ils se rencontrent. La ville, le centre ou ses *ersatz* (le centre commercial), restent donc un espace clef du récit, mais ce centre est froid, commerçant, factice comme un décor très perceptible dans la scène de la rencontre justement. Bref hors-sol, pour filer la métaphore botanique. Le centre se fait périphérie du territoire fictionnel, les quelques plans leitmotiv de la nature sauvage ne changent pas plus la donne, le cœur du récit est bien la banlieue, des lieux de banlieue, localisés avec soin dans le film. Tandis que l'histoire dérape, ou plutôt décolle, on songe à David Lynch, qui dans *Mulholland Drive* (2001), déstructure le fil narratif dans une ville sans centre, Los Angeles. Resnais, par ailleurs grand fan de séries américaines dont les terrains fictionnels de prédilection sont justement les banlieues, propose une divagation ouverte sur le ciel par la force de l'imaginaire. La voix *off* peut nous mettre sur la piste : " la voltige : il y a des espaces réglementés pour cela " ; le coup de force " ciné géographique " de Resnais est justement de proposer un numéro de voltige narratif et formel dans un espace *a priori* inapproprié pour de tels exercices.

Célébration de la liberté, du désir, quasi animal, comme moteur des personnages, à façonner une géographie hors les lois de l'espace (et notamment de la gravité !) et hors de l'esprit des lieux, *Les Herbes Folles* compte aussi dans sa capacité à construire une forme cinématographique de l'espace banlieusard. Au-delà des *loopings* narratifs qui fatigueront certains, une œuvre qui nous renvoie à notre condition d'urbains.